

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI

X.

—Diable ! la donzelle sait compter ! pensa le magistrat en se retirant.

Trois jours après, quand M. de Jozères revint, il trouva Berthe occupée à démêler la chevelure de François, que l'enfant avait, en jouant, transformée en vrai buisson.

—Monsieur de Gabrinoff est heureux d'accepter vos conditions, lui dit-il.

La jeune fille regarda silencieuse son petit frère qui se tenait devant elle, puis, prenant cette miguonne tête en ses mains, elle déposa un long baiser sur le front et, d'une voix calme, elle répondit :

—Alors j'épouserai le comte de Gabrinoff.

Il y avait si peu d'émotion visible dans cette réponse, qui paraissait être le simple acquiescement à un marché, et la personne de M. de Gabrinoff semblait peser d'un si léger poids sur la décision de Mlle de Valnac que le procureur du roi, profondément surpris par une aussi complète indifférence, se fit cette réflexion :

—Diable ! notre Russe aura rudement à faire avant d'amener sa femme à se jeter à l'eau par amour pour lui !

Puis, à haute voix, il demanda :

—Ainsi, ma chère pupille, vous m'autorisez à vous présenter le comte de Gabrinoff ?

—Sans aucun doute.

—Demain, n'est ce pas ?

—Demain, soit ! fit Berthe avec aussi peu d'émoi que s'il eût été question de lui amener un nouveau domestique.

Le lendemain donc, M. de Jozères présentait officiellement le Russe millionnaire.



... Pour toute réponse, M^{lle} de Valnac tendit son cou charmant...

Blond, grand, élancé de taille, Gabrinoff aurait été remarquablement beau si la plus mince expression eût animé son impassible visage aux yeux d'un gris clair et sans aucun rayonnement. Son parler lent, son regard sans chaleur, sa face morne donnaient froid à qui l'approchait.

Nous ne dirons pas pourtant qu'on aurait pu se croire devant un masque de marbre, car, à la racine du nez, un pli profondément creusé dans un front bas, indice de brutales passions, trahissait qu'à certaines heures une terrible colère devait contracter ce visage ordinairement immobile. A part ce glacial aspect, le comte de Gabrinoff, distingué de manière, élégant d'allures et d'une politesse achevée, était grand seigneur dans la plus complète acception du mot.

Quant au moral, le Russe millionnaire avait déjà demandé à sa fortune toutes les jouissances qu'elle pouvait lui

procurer, et il en avait abusé jusqu'au dégoût. Il avait fallu l'éclatante beauté de Berthe pour réveiller cette nature blasée et corrompue.

Aussi, le comte s'était ardemment rattaché à cette sensation nouvelle, et il arrivait décidé à tous les sacrifices pour posséder celle qui avait fait battre son cœur, rassasié par de faciles

et trop nombreux succès. Si exagérée qu'elle fût, la demande de Berthe l'avait donc trouvé fort peu récalcitraut et, vaniteux à l'excès, comme l'avait jugé de Jozères, il répondit à ce dernier quand il lui transmit les prétentions de la jeune fille :

— En vérité, M. de Valnac est trop modeste avec ses trois millions de dot reconnue ; j'en aurais volontiers payé un pour chaque doigt de cette petite main qu'elle m'accorde à si bon compte.

À l'heure où le procureur amena M. de Gabrinoff, la sœur était en train de donner à Francis sa leçon de lecture dans un bosquet auquel on parvenait par une longue allée. En voyant au loin poindre les deux hommes qui s'avançaient, Berthe, à travers les feuillages, avait examiné silencieusement le comte qui s'approchait :

— Les Valnac revivront riches, murmura-t-elle.

Les visiteurs n'étaient plus qu'à quelques pas, quand elle se leva, tenant son frère par la main. Elle attendit, calme et fière, radieuse de beauté.

Après la présentation faite par le magistrat et avant que le comte eût prononcé son premier mot, la jeune fille poussa doucement devant Gabrinoff l'enfant qui, un peu effarouché, se pressait contre elle.

— Le comte de Valnac, dit-elle en désignant Francis au Russe.

Gabrinoff ne pouvait prendre au sérieux cette présentation d'un bambin de cinq ans. Il abaissa son regard atone sur lui et prononça de sa voix lente :

— Charmant garçon.

— J'ai l'honneur de vous présenter le comte de Valnac, répéta-t-elle d'un ton plus sec.

Le Russe ne voulut il pas comprendre ou crut-il que la jeune fille appelait, dès le début, sa solloitude sur cet enfant que la pauvreté attendait dans l'avenir ? Au lieu de saluer Francis, il lui posa familièrement une main amicale sur la tête en répondant à la sœur :

— Nous serons deux à l'aimer, mademoiselle.

Le comte ne put juger de l'effet de sa phrase sur Mlle de Valnac, car après avoir brusquement tiré son frère comme pour le soustraire à cette main placée sur lui, elle s'était aussitôt penchée sur son front pour y déposer un baiser en disant d'une voix un peu brève :

— Va jouer, mon bon Francis.

L'enfant ne se le fit pas répéter et disparut à toutes jambes derrière les massifs du parc.

— Le comte vient de débiter par une maladresse ; il n'a pas compris l'immense orgueil de race de cette femme, pensa M. de Jozères en la voyant, après le baiser à son frère, se redresser encore pâle.

La fin de cette première entrevue répondit au début. Ce fut de la part de Gabrinoff toute une série de maladresses et de coups d'épingle qui irritèrent l'orgueilleuse susceptibilité de Berthe. Il pesa lourdement du poids de tous ses millions, appela plusieurs fois Francis " l'enfant ", appuya sur son achat de la terre des Valnac et s'étendit sur ses projets d'améliorations qui rendraient méconnaissable la propriété que la jeune fille, depuis ses plus jeunes ans, aimait telle qu'elle était.

Plusieurs fois de Jozères tenta de tendre la perche au comte, qui continua quand même et fut vantard, fat et cruellement sot.

En voyant les deux grands yeux de Berthe, silencieuse,

fixés sur lui, il crut à une sorte d'admiration pour sa personne, et cette bonne opinion de lui-même ne fit que croître quand, à sa demande de fixer le jour de leur union, il entendit Mlle de Valnac lui répondre d'une voix émue :

— Demain, si c'était possible.

Aussi était-il franchement heureux lorsque, après avoir salué sa future, il s'éloigna au bras de de Jozères. En même temps que l'amour lui remuait le cœur, la fatuité lui chatouillait doucement le cerveau.

— Eh bien, mon cher magistrat, disait-il, vous le voyez, cette charmante personne, que vous me représentiez si farouche, s'est enfin laissé attendrir, dit-il d'une voix moqueuse.

Avant de répondre, de Jozères le regarda surpris :

— Est-ce que l'imbécile vaniteux a déjà oublié à quel prix Berthe s'attendrit ? se demanda-t-il.

Puis, tout haut :

— Alors vous vous croyez aimé ?

— Oh ! aimé... à première vue, ce serait trop présomptueux de ma part, mais je crois pouvoir affirmer n'avoir pas déplié.

— Sur quoi appuyez-vous cette opinion ?

— Mais sur l'empressement même, témoigné par Mlle de Valnac, à hâter un mariage qui fera deux heureux.

— Deux ? répéta ironiquement le procureur.

— Mais croyez, cher, que cette union comble aussi mon vœu le plus ardent, répliqua Gabrinoff.

À cette lourde fatuité lui prouvant qu'il n'avait pas été compris, de Jozères appuya sur la corde en ajoutant avec un sourire :

— Alors, mes compliments pour votre triomphe, car vous êtes aimé par la plus jolie fille du pays.

Comme il achevait de parler, les deux hommes atteignaient l'extrémité d'un des ombreux sentiers du parc qui débouchaient sur l'allée principale.

— Oh ! oui, ravissamment belle, divi..., commença le comte en entrant dans cette allée.

Mais il s'interrompit subitement.

Tête nue, portant au bras droit un panier dont le poids faisait voluptueusement saillir sa hanche, venait à sa rencontre une superbe créature, au corsage rebondi, à l'abondante chevelure encadrant une magnifique tête.

— Oh ! celle-là aussi est bien belle ! murmura Gabrinoff qui s'arrêta sur place.

De Jozères avait reconnu l'arrivante.

— Ah ! c'est toi, Nicole ; où vas-tu donc, ma jolie fille ? demanda-t-il familièrement.

— Je porte au château la chasse de mon père.

— Il se porte bien, Cardoze ?

— Oui, monsieur le magistrat.

— Est-il toujours mauvaise tête ?

— Est-ce qu'il faut croire les méchantes et stupides langues du pays, dit-elle d'un ton triste, en haussant les épaules.

— Bah ! bah ! il n'y a pas de fumée sans feu... après tout, c'est de l'histoire ancienne, ajouta en riant M. de Jozères.

Puis, en voyant Nicole regarder curieusement l'étranger qui se tenait immobile à quelques pas d'elle en la dévorant des yeux, il lui souffla :

— C'est le comte russe qui vient d'acheter le château et qui doit prochainement épouser Mlle Berthe.

Sa confiance faite, le procureur ajouta en lui caressant amicalement le menton :

—Allons, ma gentille, je te laisse continuer ta route. Sois toujours bien sage, mon enfant.

En passant devant le Russe, la fille de Jacques Cardoze, de ses deux grands yeux de velours, jeta sur lui un long regard étonné, mais, en même temps si chaudement voluptueux qu'il fit tressaillir le blasé millionnaire.

Quand, au bout de quelques pas, M. de Jozères, ayant continué sa marche, vit que le comte n'était plus à son côté, il se retourna et aperçut Gabrinoff qui, resté en place à l'entrée du sentier qu'avait pris Nicole, suivait du regard la jeune fille s'éloignant sous la feuillée.

—Diable ! se dit le procureur, le Russe pense-t-il déjà à chasser deux lièvres à la fois ? Ça promet pour l'avenir !

Après avoir vu le Cardoze disparaître, le comte vint lentement rejoindre le magistrat qui l'attendait.

—Est-ce que cette Nicole habite aux environs de la propriété ? demanda-t-il.

—Mieux que cela. Elle demeure sur la propriété même. C'est la fille de votre garde-chasse dont nous allons trouver le pavillon en sortant du parc par la grille du carrefour.

—Ah ! fit le millionnaire d'un ton qui sonna joyeux.

—A ce propos, je vous recommande Cardoze ; c'est le dernier d'une race de serviteurs qui, de père en fils, ont fidèlement servi les Valnac depuis deux cents ans.

—Mon intention est de garder à mon service tous ceux qui vivent sur le domaine, dit vivement le comte.

Comme il achevait ces mots, M. de Jozères étendit la main vers une blanche maisonnette qui apparaissait à gauche :

—Tenez, fit-il, voici la demeure de Jacques.

—Je le verrai à mon retour de Paris, répondit M. de Gabrinoff.

Car il avait été convenu que le comte irait à Paris pour régler toutes ses affaires et qu'il en reviendrait, au bout d'une quinzaine, ramenant avec lui son notaire qui aurait rédigé le fameux contrat par lequel M. de Gabrinoff reconnaissait avoir reçu de Mlle Berthe de Valnac une dot de trois millions.

Le soir même, le Russe montait en chaise de poste.

Ce fut le lendemain que les deux mots, bien peu coupables, dits par Jacques sur M. de Gabrinoff, arrivèrent, envenimés et grossis par la haine publique, aux oreilles du procureur du roi, qui apprit que Cardoze " se répandait en menaces de mort contre le nouveau maître de la terre des Valnac et qu'il avait parlé d'incendier le château plutôt que d'y laisser entrer un Russe maudit. " On voit que la médisance avait donné un rude corps au maigre propos du garde-chasse.

—Ce sauvage-là est capable de tout gêner ! pensa M. de Jozères effrayé.

Ainsi que nous l'avons dit, le magistrat se hâta donc d'envoyer à Jacques Cardoze l'ordre d'avoir à comparaître devant lui.

XI.

Tel que nous l'avons dépeint, avec ses dehors d'honnête homme, mais, au fond, très décidé à saisir adroitement au passage toute occasion de s'enrichir, pourquoi M. de Jozères s'effrayait-il à la pensée que les menaces de Jacques Cardoze pouvaient être un empêchement au mariage de sa pupille avec le Russe ? C'est que, par une sorte d'intuition d'adroit coquin, par une sombre préscience de l'avenir, il avait flairé que cette occasion, tant guettée, de faire fortune lui viendrait par Berthe ou par Gabrinoff.

Cet étranger millionnaire lui semblait être un gibier duquel, sans qu'il pût prévoir quand ni comment, il fluirait par avoir poil ou plume. Aussi, fura manquer ce mariage, c'était détruire un avenir qui devait le rendre riche : en un mot, c'était lui nuire. Voilà donc pourquoi le procureur s'irritait contre Jacques Cardoze, ce premier usage noir qu'il voyait poindre dans le ciel bleu de cet avenir.

Pour le garde-chasse, M. de Jozères était uniquement un fidèle commensal du château de Valnac. Il n'avait, pour ainsi dire, jamais vu en lui le magistrat qui demande et obtient des têtes pour le bourreau. A ses yeux, nous le répétons, le procureur du roi n'était qu'un ancien intime ami de " feu son bon maître. "

Ignorant quelle terrible transformation avaient subie ses paroles, ce fut donc sans aucun émoi qu'il lut l'ordre de comparaître devant le magistrat. N'en comprenant pas la portée il l'expliqua à sa façon.

—M. de Jozères donne sans doute un grand dîner et il veut me demander de lui tirer un lièvre ou un faisan, se dit-il.

Donc le lendemain il gagna la ville et, bien fauilliérement comme vingt fois déjà il l'avait fait, il arriva chez le procureur avec ses grands gêtres, son carquois et son fusil.

Il entra donc joyeux dans le cabinet et frappa sur son carquois tout gonflé en s'écriant :

—Si j'ai bien deviné, monsieur de Jozères, je crois que je vous apporte votre affaire... un lièvre qui pèse ses huit livres.

Sa gaieté s'éteignit aussitôt devant l'air glacial du magistrat, qui lui dit de sa voix la plus grave :

—Assurez-vous et répondez.

M. de Jozères, que nous avons montré, au début de notre histoire, avec une tête vénérable, dont la physionomie était adoucie par une belle chevelure blanche, possédait à cette époque un visage plus accentué auquel des cheveux et, surtout, de gros sourcils très-noirs donnaient un cachet de dure sévérité.

Étonné par cette réception, Jacques se mit sur le siège indiqué, serrant de ses deux mains le canon de son fusil placé entre ses jambes.

—Connaissez-vous M. de Gabrinoff ? débuta M. de Jozères les yeux fixés sur lui.

A cette question, il vit les mains du garde-chasse étreindre plus nerveusement son arme. Jacques, pourtant, répondit d'un ton calme :

—Je connais seulement son nom que j'ai appris par ma fille, qui m'a dit le tenir de vous-même... quand vous l'avez rencontrée dans le parc.

—Alors Nicole a dû vous apprendre en même temps que je lui ai dit aussi que M. de Gabrinoff, qui a acheté le château, épousera, dans peu, Mlle Berthe.

—C'est donc bien vrai ! s'écria Cardoze incapable de se contenir.

Puis, avec un commencement de colère :

—Ainsi c'est vrai, reprit-il, ce pauvre château des seigneurs de Valnac appartient maintenant à un Cosaque... et Mlle Berthe va échanger le nom de mes maîtres pour celui d'un ennemi de la France. Oh ! je ne serai pas témoin de pareils malheurs, je m'enfuirai au loin... je quitterai cette terre où mes pères dorment leur dernier sommeil à côté des seigneurs qu'ils ont si longtemps servis.

—Oui, partez. Cela vaudra mieux que d'exécuter vos terribles menaces, appuya le magistrat.

Le garde tourna vers M. de Jozères ses yeux étonnés où brillaient des larmes.

—Mes menaces ? dit-il d'une voix sincèrement surpris.

—Niez-vous avoir menacé d'incendier le château ?

—Moi ? fit l'innocent.

—Niez vous aussi avoir annoncé que vous descendriez le Russe maudit comme un simple lapin ? Je cite textuellement vos paroles.

—J'ai annoncé cela, moi ?

—Devant témoins qui l'attesteront.

Nous l'avons dit, pour Jacques M. de Jozères n'était pas procureur du roi. Irrité par ces sottises accusations, il out le tort de s'écrier :

—Oh ! monsieur de Jozères, vous êtes par trop goéliche d'avoir oru de pareilles infamies !

—Vous oubliez que vous êtes devant un magistrat... que je vous interroge au nom de la justice, prononga sèchement le procureur du roi.

L'exaspération gagnait Cardoze, qui, frappant le parquet de la crosse de son fusil, riposta sur un ton qui se fit de plus en plus violent :

—Ah ! vous êtes la justice ! Eh bien, soyez donc une bonne fois juste, pour moi, car je finirai par devenir fou... J'ai assez de cette existence de paria... Ils sont un tas de misérables, ne valant pas un clou de mes bottes, qui me traitent en loup galeux ! Trop lâches pour venir m'attaquer en face, il n'est piégés, men-songes, turpitudes qu'ils n'inventent contre moi ! Ce que j'ai enduré, je ne me le rappelle plus, tant ils m'en ont fait à moi et aux miens... Ma pauvre femme est morte de chagrin... Quand Nicole était petite, ils lâchaient leurs enfants comme une meute sur la pauvrete... Que leur ai-je donc fait à tous ces gredins contre lesquels je me débats sans pouvoir arriver à en atteindre un seul ?

—Ce que vous leur avez fait ? Vous oubliez le passé, répliqua le magistrat.

Cardoze éclata d'un rire amer.

—Le passé, dit-il. Comment, vous aussi, monsieur de Jozères, vous parlez du passé. Mais fouillez-le donc, mon passé. Ai-je volé un sou à personne ? Alors qu'on abattait les têtes comme des pommes, quel est celui qui peut dire que je lui ai même fait une simple égratignure ? Ai-je causé une minute seulement de peine à quelqu'un ? Non, j'ai toujours été un franc garçon, pas méchant, qui ne demandait qu'à rire. Et on est toujours à me parler du passé ! Mon grand cri me dans le temps est d'avoir hurlé avec les loups... Eh bien, quoi ?... il s'agissait, pour mon père et pour moi, de sauver le château des Valnac de la main de tous ces sacrépants qui voulaient alors le mettre en friche... eux, qui m'accusent aujourd'hui. Et nous avons réussi. Oui, j'ai hurlé... mais pas mordu. Et tous ceux que la peur faisait jadis coucher à plat ventre aboient maintenant après moi.

Il y avait un tel accent de sincérité dans toute cette défense que M. de Jozères allait se laisser attendrir quand Jacques, dans son emportement d'honnête homme indigné, prononga un mot qui perdit tout :

—Oui, oui, reprit-il, dans mon seul petit doigt, voyez-vous je vauz mieux que les cent vauriens que vous avez eu la niaiserie de croire.

A ce mot de niaiserie, le magistrat se redressa froissé.

—Bref ! dit-il d'un ton sec, niez-vous formellement les propos qu'on vous prête ?

—Pour l'incendie et l'assassinat, oui, je nie... j'avoue qu'en apprenant la nouvelle, j'ai témoigné mon mécontentement. Mais vous répéter ce que j'ai dit sur M. de Gabrinoff, ce me serait impossible, car je n'ai plus souvenir des termes exacts.

Sous cette loyale franchise du garde, qui ne se rappelait vraiment pas, M. de Jozères vit une réticence.

—Enfin, aux termes près, vous avouez avoir menacé le comte de Gabrinoff ?

—Menacé, non pas.. je l'ai maudit tout au plus.

Et, encore maladroitement, le pauvre homme out l'imprudence d'ajouter :

—Il ne faut pas torturer mes paroles pour leur faire dire ce que je n'ai pas dit.

Blessé par cette phrase, le procureur du roi prononga avec aigreur :

—Quoi que vous prétendiez, il y a encore ceux qui ont entendu.

Quand il croyait avoir gagné sa cause, Jacques, en voyant que le magistrat s'était fait une conviction, se laissa aller à un éolat du furieux désespoir.

—La fatalité me poursuit ! gronda-t-il. Ainsi, vous, monsieur de Jozères, vous un homme intelligent, vous faites bande avec mes ennemis ! Oh ! oui, je quitterai le pays, mais que le bon Dieu veuille bien sur moi jusqu'à ce jour là, car je serais capable de tuer deux ou trois de ces misérables qui m'ont tant fait souffrir.

Et, ce disant, les doigts raidis de Cardoze semblèrent vouloir s'incruster dans le canon du fusil qu'ils pressaient.

—Vos fureurs donnent amplement raison à ceux qui vous représentent comme une nature violente, articula sèchement M. de Jozères impitoyable.

A ces mots, le garde, par un de ces terribles efforts de volonté qui brisent un homme, retrouva subitement son calme ; puis, pâle, tremblant sur ses jambes comme s'il était ivre, il se leva, et, après un long regard sur le magistrat injuste, il dit lentement :

—Je m'en irai du château ce soir ; car, je le sens, je m'exposerais à un épouvantable malheur.

—A votre guise. Mais si vous restez et qu'il arrive quoi que ce soit à M. de Gabrinoff, je saurai qui en rendre responsable. Vos malveillantes intentions contre cet étranger me sont maintenant prouvées et je dois renvoyer la rumeur populaire qui vous avait signalé comme un être dangereux, ajouta le procureur, impassible devant cette immense douleur qu'il supposait être feinte.

Encore une fois, le malheureux retrouva le rire ironique de la désolation.

—Oh ! oh ! fit-il, votre comte de Gabrinoff vivra longtemps, je vous le jure, s'il n'a que moi pour ennemi, car, dans deux heures, j'aurai dit adieu à ce pays où l'on rend si bien justice aux honnêtes gens.

Sur ce dernier mot, M. de Jozères, après avoir haussé les épaules, lui montra la porte.

—Sortez ! ordonna-t-il.

Tout chancelant, à moitié fou de douleur, Cardoze quitta le cabinet. Brisé, souffrant de tous les membres, incapable d'aller plus loin, il se laissa lourdement tomber sur un des deux bancs de pierre qui ornaient extérieurement la demeure de M. de Jozères.

Depuis cinq minutes il était là, affaissé, dans une complète

prostration, quand une mélodieuse voix, un peu émue pourtant, lui demanda :

—Est-ce que tu es malade, mon bon Jacques ?

Au son de cette voix bien connue qui le galvanisa, le garde-chasse releva la tête et vit, penché vers lui, le charmant visage de Mlle de Valnac.

Elle venait de descendre d'une carriole basse, sorte de voiture particulière au pays, attelée de deux vigoureux petits chevaux ardennais, que conduisait un tout jeune domestique, à la mine sournoisement fûtée.

—J'ai d'abord cru que tu dormais, reprit la jeune fille, mais ta pâleur m'a vite prouvé que tu devais être souffrant.

—Mademoiselle a raison, je ne me sens pas très solide sur mes jambes, balbutia Cardezo.

—Eh bien, monte sur le siège à côté de Bricard et attends moi. Je viens en ville pour faire à mon tuteur une très-courte visite. Dans cinq minutes je serai de retour et je te ramènerai au château.

Puis, sans demander de réponse, elle entra chez M. de Jozères.

En fille avisée, elle venait chez son tuteur pour y prendre connaissance de l'article du contrat lui constituant une dot de trois millions. Pour plus de sûreté, elle avait voulu que cette clause fût rédigée par M. de Jozères, puis envoyée, à Paris, au notaire de M. de Gabrinoff qui serait tenu de l'insérer au contrat sans y changer une virgule. Pendant ces cinq minutes, elle lut et relut la phrase, on éplucha et discuta les mots, prévoyant des chicanes, supposant des cas de nullité, se précautionnant contre l'avenir. Bref, elle défendit ses intérêts avec une telle aptitude et un si complet aplomb que le tuteur, effrayé par un pareil sang-froid chez une enfant de seize ans, se fit cette réflexion :

—Le pauvre Gabrinoff va tomber dans de fières mains !

En la reconduisant, M. de Jozères lui conta la scène qui s'était passée entre lui et Cardezo.

—C'est un bien dévoué serviteur, appuya Bortho, défendant Jacques.

—Soit ! mais c'est aussi un gars dangereux, insista le magistrat qui persistait dans son erreur.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

R. mo'lor passe en revue des engagés volontaires arrivés à son régiment. Parmi eux, se trouve un nègre d'un noir à faire pâlir celui de la Porte-Saint Denis. Le colonel arrive à lui :

—S'orongneu ! v'êtes bien noir, vous ? D'quel pays êtes vous ?

—Matiniq te, mon colonel.

—Quoi ? s'orongneugneu ! vot' tunique ? V' l'aurez, votre tunique. Cap'taine d'habillement, faut lui donner une tunique à o' t' homme-là, il y a droit, s'orongneugneu ! J'aim' pas les réclamations, moi ! Continuez, mon garçon, v's f'rez quéqu'chos' s'orongneugneu !...

Un grincheux, étant à Paris pour la première fois, prend place à une table d'un restaurant du Palais Royal. Pendant qu'il procède méthodiquement à son installation, le garçon lui débite machinalement la kyrielle :

—Melon, andouille, tête de veau, pieds de cochon, maque-reau...

Le monsieur grincheux, se levant furibond :

—Ah ça ! triple insolent, est-ce que vous croyez qu'on vient Luderneau pour se faire insulter ?

LA FIANCÉE DU FORÇAT

PREMIÈRE PARTIE

III

—Nous ne l'avons jamais vu ! ajoutèrent toutes les autres voisines.

Seules, les murailles de la caserne Lobau auraient pu répondre :

—Ce jeune officier sur le bras duquel s'appuie l'orpheline et qui lui parle d'une voix si douce, et qui veille sur elle avec une sollicitude si touchante, c'est l'homme qui a troué de balles la poitrine de son père !

La sanglante exécution accomplie, et après avoir, par un sentiment de générosité chevaleresque, défendu Meroier contre la rage de ses soldats qui voulaient le massacrer, le lieutenant Marquais avait, nous l'avons vu, pris dans ses bras et porté chez son commandant Mathilde évanoui.

Il arrivait, confus, tremblant, désespéré de sa fatale précipitation, s'attendant à de violents reproches de son chef et à une punition exemplaire.

En constatant la joie féroce manifestée par M. de la Clémaderie dès qu'il avait su que la grâce était arrivée trop tard et que le sacrifice était consommé, son cœur, où tout bon sentiment n'avait pas été éteint par sa hideuse besogne, s'était révolté soudain.

On lui avait ordonné de tuer, et il avait tué, puisqu'ainsi l'exigeait l'ignoble discipline. On lui avait dit d'égorger des vaincus, et il avait obéi.

Mais les malheureux par lui collés au mur et contre lesquels il avait commandé le feu, ne lui étaient pas attachés par les liens du sang. Il ne voyait en eux que des ennemis. Plutôt que de frapper un parent, un ami, il eût brisé son épée.

Il y eut en lui une explosion d'indignation contre son chef et d'immense et sympathique pitié pour la fille de la victime.

—Oh ! c'est trop infâme ! se dit-il. Ce métier de bourreau me dégoûte ! Je me fais horreur à moi-même.

Et lançant à M. de la Clémaderie, qui restait impassible et froid devant le corps inanimé de sa nièce, un coup d'œil de mépris, il se précipita vers la jeune fille, lui prodigua des soins empressés, et parvint à lui faire reprendre connaissance.

Bientôt, elle rouvrit les yeux, regarda autour d'elle, frémit en voyant son oncle, poussa un gémissement sourd, puis éolata en cris déchirants.

—Mon père ! mon père ! Ils ont tué mon père, les lâches ! Le lieutenant baissait la tête et pleurait. L'oncle semblait embarrassé et détournait les yeux.

—Malheureuse enfant ! murmura-t-il. Tu es arrivée trop tard ! Ah ! je ne me consolerais jamais.

—Le misérable ! se dit à part le lieutenant Marquais.

Puis tout à coup Mathilde, apercevant deux grosses larmes qui coulaient sur les joues de l'officier, lui saisit la main :

—Oh ! merci, monsieur, vous êtes bon. Ce n'est pas vous qui auriez jamais eu l'affreux courage de massacrer un homme sans défense ! N'est-ce pas que c'est horrible !

Le lieutenant pâlit. Un soupir qui ressemblait à un sanglot s'échappa de sa poitrine.

Comme en ce moment il maudissait le rôle honteux qu'on lui avait imposé !...

Quels flots de haine grondaient en lui contre l'implacable commandant !...

—Et Amilear ? reprit Mlle Monblant, à qui la pensée de son fiancé revint subitement. Ils l'ont tué aussi, sans doute ?...

—Rassurez-vous, mademoiselle ! répondit avec vivacité l'officier. Le jeune homme qui vous accompagnait est vivant ! Je vous le jure ! Je l'ai mis en sûreté... On ne touchera pas à un seul cheveu de sa tête.

Et il murmura d'un accent douloureux :

—Pourquoi n'ai-je pu protéger aussi, défendre aussi, au péril de ma vie, celui que vous pleurez ?... C'est votre frère, n'est-ce pas ?

—C'est mon fiancé.

Marquis tressaillit involontairement et, sans se rendre compte de ce qui se passait au fond de son cœur :

—Son fiancé ! balbutia-t-il... O'était son fiancé !... N'importe... Je ferai mon devoir... Je le sauverai, dussé-je être fusillé moi-même... Son fiancé !...

Sans oser se l'avouer, il regrettait que le fédéré arraché par lui à la rage de ses hommes ne fût pas plutôt le frère de Mlle Monblant.

—Oui, mademoiselle, ajouta-t-il, votre fiancé n'a rien à craindre... Il est sous ma sauvegarde.

Et, se retournant vers le chef de bataillon du 175^e de ligne :

—Et surtout sous le vôtre, n'est-ce pas, mon commandant ?

—Oui, oui ! Certainement ! fit-il.

Et il grommela entre ses dents :

—Ah ! ça, de quoi se mêle donc le lieutenant ?...

Ce zèle intempestif de son subordonné provoqua chez le chef de bataillon un froncement de sourcils significatif.

—Il faudra veiller au grain ! se dit-il. Je suis, à dater d'aujourd'hui, le tuteur de cette enfant, et je mettrai bon ordre à ces inconvenances amoureuses, en supprimant le fiancé comme j'ai supprimé le père. Ma nièce épouser un communard ? il ne manquerait plus que cela, vraiment !

Cependant les bonnes paroles du jeune officier avaient quelque peu réconforté Mathilde. Au milieu de son désespoir et de l'état de prostration où l'avait jetée l'épouvantable drame de la caserne Lobau, c'était du moins une consolation de penser qu'il lui resterait un appui : qu'elle ne serait pas seule à veiller sur la pauvre folle !

Tout est relatif en ce monde. Si Mlle Monblant n'avait pu sauver son père, elle était sûre au moins du salut de l'homme qu'elle aimait !

Le visage franc et loyal du lieutenant Marquis, le ton ferme de son langage, son émotion, son attendrissement, ses larmes — dont elle ne pouvait deviner la cause réelle — lui inspiraient la plus entière confiance.

Elle lui saisit de nouveau la main.

—Merci, merci, monsieur, reprit-elle. Je vous dois une reconnaissance éternelle. Votre nom, je vous prie ? C'est bien le moins que je connaisse celui à qui je dois...

Le lieutenant pâlit et rougit tour à tour, frissonna.

—Edouard Marquis, balbutia-t-il.

Ces témoignages de gratitude qu'il avait le chagrin et le remords de ne pas mériter, le torturaient.

—Edouard Marquis, lieutenant au 175^e de ligne.

Mathilde posa la main sur sa poitrine et murmura d'une voix tremblante :

—Ce nom-là, monsieur, sera gravé dans mon cœur en caractères ineffaçables.

Puis, s'adressant à M. de la Clémaderie :

—Veuillez, mon oncle, me reconduire chez ma mère. Elle n'a plus que moi, désormais !

—Vous êtes bien faible encore, mademoiselle ! hasarda le lieutenant... N'est-ce pas votre avis, mon commandant ? Ne vaut-il pas mieux attendre un peu ?

—Oui... Non..., marmotta celui-ci, honteux et troublé.

—Je serai forte, répliqua Mlle Monblant. Si j'avais le droit de me laisser abattre, je serais déjà morte...

Et fondant en larmes :

—Pauvre mère !... Elle ne peut pas sentir le coup terrible qui nous frappe !... Hélas ! il faut que j'aie du courage pour nous deux, et de la raison pour nous deux !... Hier encore, je n'étais qu'une enfant... Mais le malheur mûrit vite !...

Faisant un violent effort sur elle-même, elle se leva brusquement :

—Je veux partir ! dit-elle...

—Partir !... Elle va partir !... se dit Edouard Marquis avec abattement. Et peut-être, l'ai-je vue aujourd'hui pour la dernière fois !... que va-t-elle devenir ?...

En même temps il regardait avec terreur son chef impassible et froid !

—Et c'est un pareil monstre qui désormais va lui servir de père !...

M. de la Clémaderie avait hâte d'être débarrassé de ce reproche vivant, et pourtant il n'osait aller affronter la vue de sa sœur dont la démenée était son œuvre.

—Mademoiselle Monblant, dit-il... je suis désolé que mon service me retienne ici en ce moment... Le lieutenant aura l'obligeance de vous reconduire... Du reste, comme chef de la famille, j'ai un funèbre devoir à remplir, vous le comprenez.

—Vous allez nous faire rendre le corps de...

Les sanglots l'empêchèrent d'achever.

—Je veux l'embrasser une dernière fois...

L'assassin ne pouvait refuser cette suprême satisfaction à la fille de sa victime.

—Lieutenant, reprit sèchement le beau-frère du fusillé, préparez-vous à accompagner ma nièce...

Edouard Marquis ne se le fit pas dire deux fois... C'était avec une joie secrète, presque inconsciente qu'il acceptait cette douce et triste mission :

—Je la verrai donc quelques instants de plus ! pensait-il...

Ah ! pourquoi m'est-elle apparue dans d'aussi effroyables circonstances. Elle aura passé dans ma vie comme une pure, angélique et sanglante vision !... Hélas ! Ce n'est pas à moi qu'il sera donné de sécher ses pleurs, de lui faire oublier le passé, de l'aider dans son dévouement filial, de la consoler, de l'aimer, de racheter le crime dont j'ai été l'instrument passif.

Il laissa retomber ses bras avec accablement.

Une lumière étrange se faisait tout à coup dans les nuages qui obscurcissaient son esprit. Il était bien forcé de se l'avouer. Ce qu'il avait pris d'abord pour un sentiment de compassion, mêlé de repentir, avait un tout autre caractère.

C'était une sympathie ardente, irrésistible, une de ces passions soudaines qui éclatent on ne sait comment, qui s'emparent de tout votre être, vous dominent, vous terrassent, et contre lesquelles on essaierait vainement de lutter...

Il était effrayé lui-même de l'orage qui grondait en lui.

Cette enfant qu'il ne connaissait pas une heure auparavant, dont il ignorait l'existence, il lui souriait qu'il l'avait toujours aimée, comme il sentait bien qu'il l'aimerait toujours.

Lui, l'un des vainqueurs de la guerre civile, il était vaincu par les yeux ou pleurs, par les oris déchirante, par la douleur navrante de celle qu'il avait faite orpheline.

Ce bourreau s'apercevait avec épouvante qu'il adorait la fille de ce supplicé !

C'était de la folie : soit ! Mais y a-t-il dans l'amour autre chose que la plus incurable de toutes les démences !

Était-ce sa faute s'il n'avait pu arriver jusqu'à elle qu'en passant sur le corps de son père ? Était-ce sa faute s'il y avait entre eux désormais un infranchissable et sanglant abîme ?

Son devoir lui avait commandé de tuer ; son cœur, plus impérieusement encore, lui ordonnait d'aimer !

Aller donc raisonner avec ces explosions de l'âme humaine.

— Je l'aime ! Je l'aime ! se disait-il avec désespoir. Je l'aime, alors que tout nous sépare, alors que je ne devrais, si elle apprenait l'horrible vérité, lui inspirer que la haine ! Je l'aime, alors que toutes ses tendresses se concentrent désormais sur un autre, sur ce rival maudit, dont je lui ai promis la vie et la liberté !...

Un éclair sauvage brilla dans ses yeux.

— Et dire que cet homme, qui se dresse devant moi comme un obstacle plus redoutable même que le cadavre du fédéré, je l'ai tenu entre mes mains ! qu'il était à ma merci ! Dire que sans ma sottise générosité, il ne serait plus à craindre !... sans lui, que j'ai protégé, défendu contre les chassapots braqués sur sa poitrine, j'aurais pu me bercer d'illusions et nourrir quelque espoir... Plus tard, un jour peut-être, elle aurait pu m'aimer... et maintenant...

Mais la voiture qu'on avait envoyé chercher par un ordonnance était arrivée. Le commandant embrassa froidement sa nièce, l'installa sur les coussins, lui promit d'envoyer, dans la soirée, à la rue du Ponceau, sa femme et sa mère, pour aviser avec elle aux exigences de la situation, et confia la jeune fille, qui pouvait à peine se soutenir, aux bons soins de son subordonné.

Pas un mot ne fut échangé pendant le trajet entre le lieutenant et sa compagne. L'une était absorbée dans sa morne douleur, l'autre dans la passion qui venait de s'éveiller en lui...

Au moment où ils approchaient de la maison désolée, Mathilde releva la tête, se tourna vers le lieutenant, qui jusqu'alors n'avait pas osé troubler son recueillement.

IV.

Monsieur ? dit Mathilde ; je puis compter sur vous, n'est-ce pas ?

— Je vous appartiens corps et âme, mademoiselle ! répondit-il avec exaltation. Et, pour vous, je verserais, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de mon sang.

— Merci ! La sympathie que vous m'avez témoignée tout à l'heure, alors que mon oncle lui-même ne semblait voir en moi qu'une étrangère, une ennemie peut-être...

— Une ennemie ! Un ange tel que vous ! Il est vrai que le commandant a été bien froid... et je ne vous le cacherai pas, j'ai été presque indigné de son indifférence.

— Votre sympathie, dis-je...

— Et mon dévouement, mademoiselle !

— Et votre dévouement, m'inspirent une confiance sans

bornes. M. de la Clémendrie me faisait peur, et j'étais tenté de me demander...

Eile s'interrompit.

— Da vous demander ?

— Oh non ! Il y a d'horribles suppositions qu'il vaut mieux écarter de ma pensée... N'est-il pas le frère de ma chère, bonne et malheureuse mère ?... Et serait-il possible que... Non ! non ! ce serait trop infâme...

Et jetant sur son interlocuteur un regard de reconnaissance :

— Vous, au contraire, vous me rassurez !... Ah ! je vous l'avouerai : quand, après mon évanouissement, je rouvris les yeux, je ne pus me défendre, en apercevant votre uniforme, d'une impression pénible ; je frémis malgré moi.

— Hélas ! balbutinait-il en rougissant.

— Mais je ne tardai pas à regretter ce mouvement involontaire... Vous paraissiez si bon, si ému !...

— Ému !... Oh ! oui, mademoiselle Mathilde !... Et je le suis encore ! Et je crains de l'être toujours !... Cette funeste journée ne s'effacera jamais de ma mémoire.

— Ce que je n'oublierai jamais, moi, ce sont les deux grosses larmes que je vis couler sur vos joues... Oh ! ne vous en défendez pas... vous avez pleuré...

— C'est vrai ! Comment rester impassible en face de pareilles infortunes, et devant une jeune fille si belle, si désespérée, si touchante !

— Sous votre tunique de soldat, qui m'était odieuse. — Pardonnez-moi ! songez que je suis la fille d'un fédéré... et d'un fédéré assassiné.

Edouard Marquais frissonna.

— Sous votre tunique de soldat, je retrouvais un cœur d'homme... Il n'y a donc pas que des tigres ! me disais-je... Et puis, vous aviez pour moi de si douces paroles... Bref, je devinais en vous un ami... un frère... et je ne me suis pas trompée, n'est-ce pas ?

— Non, certes. Et si vous aviez besoin de mon bras, de mon épée, de ma vie... J'irai plus loin, si vous aviez besoin de mon honneur, je sens que j'y jetterais tout cela à vos pieds, que je me sacrifierais tout entier !

Puis, enflammé peu à peu par la passion secrète qui brûlait en lui et ne sachant ni ce qu'il faisait ni ce qu'il disait, oubliant la réserve que lui commandait la situation, perdant la tête, il prit la main de Mlle Monblant.

— Tenez, cet uniforme qui vous est odieux, je suis prêt à le déchirer. Je sens qu'il me fait horreur. Je voudrais avoir combattu dans les rangs des vôtres et défendu leurs barricades, au lieu de les emporter d'assaut. Toutes mes idées se brouillent et se troublent. Je me demande où est la bonne cause, où est la justice, où est le bon droit ? Et je ne sais plus si ce n'est pas nous qui sommes les mauvais et vous qui êtes les héros, les martyrs. Le bon droit peut-il être ailleurs que là où vous êtes ? Ah ! que ne donnerais-je pas pour être tombé moi-même sous les balles qui ont tué votre malheureux père ! Avec quelle joie je serais mort en vous admirant, en vous bénoissant ! Vous me pleureriez aujourd'hui.

Il ajouta d'une voix sourde, à peine intelligible :

— Et vous m'aimeriez !

Un brusque arrêt de la voiture vint l'arracher à son exaltation fébrile et le rappeler à la réalité, avant que Mathilde eût pu comprendre, heureusement, le sens et la portée de ses paroles.

Une minute de plus et un fatal aveu allait sortir, malgré lui, de sa bouche.

Edouard sentit combien eût été indigne, révoltante, une déclaration faite en un tel moment, il eut honte de lui-même et de la lâcheté que, dans l'entraînement de la passion, il avait failli commettre.

— Je suis fou ! se dit-il en frémissant. Et peu s'en est fallu que je ne sois un misérable !

— Nous sommes arrivés, monsieur ! reprit Mlle Monblant. Dans quelques instants, mon devoir filial ne laissera plus aucune place aux autres préoccupations, aux autres affections. Auparavant, permettez-moi de vous rappeler votre promesse.

— Ma promesse ? balbutia-t-il machinalement.

Les rêves insensés au milieu desquels vagabondait son imagination avaient complètement chassé le souvenir de l'engagement d'honneur contracté par lui...

— Vous allez le délivrer ? Vous allez me le rendre ? .. Et tout de suite, n'est-ce pas ?

Le visage du lieutenant se contracta, la pensée du prisonnier, soudainement évoquée, produisit sur lui l'effet d'une douche d'eau froide...

— Comme elle l'aime ! Comme elle l'aime ! Pourquoi ne suis-je pas à la place de cet homme, et sur le point d'être fusillé ! Ce ne serait pas payer trop cher l'amour de Mathilde... Ce n'est pas lui qui est à plaindre, et je suis jaloux de son bonheur !

— Vous ne répondez pas, monsieur ? Amilcar va être libre ? Vous me l'avez juré, mon ami ! .. — Je puis bien vous donner ce titre, à présent ! ..

Edouard Marquais fit un effort sur lui-même, triompha des hideux sentiments que soulevait dans son cœur le nom de son rival, et dit d'un accent ferme et digne, et avec un soupir :

— Avant une heure, il sera dans vos bras.

Puis il l'aïda à descendre de voiture... Quelques instants plus tard ils arrivaient à l'appartement où nous avons laissé la comtesse de la Clémanderie auprès de sa fille.

Ce que fut cette entrevue, je n'essaierai pas de le raconter. Ignorant que Mlle Monblant avait recouvré dans l'intervallo une lueur de raison, Mathilde n'était pas préparée à la scène amenable qui l'attendait.

Une nouvelle crise, plus terrible que la première, était imminente...

Mais, laissant notre héroïne à la mission cruelle qui lui incombe, retournons avec Edouard Marquais à la caserne Lobau.

En quittant Mlle Monblant, après l'avoir remise à sa mère et à son aïeule, le lieutenant n'avait garde d'aller d'abord rendre compte de sa mission au commandant...

Décidé à tenir fidèlement sa parole et à délivrer son rival, il craignait de rencontrer chez M. de la Clémanderie une opposition invincible.

— Après tout, l'ancien capitaine fédéré est mon prisonnier, se dit-il... Il n'a pas été arrêté les armes à la main ; il n'a pas le costume d'un combattant... J'ai le droit de le relâcher, si cela me plaît... Ma foi, tant pis ! si le commandant n'est pas content ! .. Et il ne le sera pas, j'en suis sûr ! Qu'importe ? J'aurai fait mon devoir, si pénible qu'il puisse être !

Ses suppositions et ses appréhensions n'étaient que trop justifiées.

A peine Mlle Monblant était-elle sortie de chez son oncle que M. de la Clémanderie avait donné l'ordre de faire fusiller

sur le champ l'officier d'ordonnance de son beau-frère. Et il s'en était fallu de bien peu que le lieutenant n'arrivât trop tard à la caserne et ne trouvât qu'un cadavre de plus.

Mais, fort heureusement, on commençait à se fatiguer en haut lieu de ces exécutions sommaires. L'invitation d'y mettre un terme était venue juste à point pour contrecarrer les instructions du chef de bataillon du 175^e de ligne. Amilcar Mercier avait, quant à présent, la vie sauve.

Suloment cette circonstance, en régularisant désormais la répression, allait rendre plus difficile la tâche du généreux lieutenant.

Edouard Marquais, en apprenant ce qui s'était passé depuis son départ, comprit aussitôt qu'il ne pouvait plus, de son autorité privée, donner la clef des champs à celui que son chef avait voulu faire passer par les armes.

Cet obstacle ne l'arrêta point :

— J'ai promis à Mathilde qu'il serait libre ! dit-il. Il le sera.

Sans l'intervention du commandant, Marquais n'aurait eu aucune difficulté à relâcher son prisonnier. Désormais il avait à compter avec ses soldats, d'une part, avec son chef de l'autre.

Sa magnanimité forcée pouvait lui coûter cher.

Et pourtant, il n'y avait pas un moment à perdre. Amilcar Mercier allait être transféré, de son cachot provisoire, dans une autre prison, en attendant sa comparution devant un conseil de guerre.

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de cette histoire.

Parcourant, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an, celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, le journal pendant un mois à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} Janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} Janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Exilé l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884)—Jusqu'au 1^{er} juillet—*Les Drames de l'Argent et Les Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Oray (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)